

Regard de l'autre ou regard sur soi
Le Procès

Louise Vigeant

Number 85 (4), 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (1997). Review of [Regard de l'autre ou regard sur soi : *Le Procès*]. *Jeu*, (85), 26–29.

LOUISE VIGEANT

Regard de l'autre ou regard sur soi

Adapter un roman au théâtre n'est pas une tâche facile. Il faut faire des choix en ce qui concerne les personnages, les lieux, les événements ; souvent il faut élaguer et, surtout, déterminer une perspective dramatique. Trouver à « remplacer » le narrateur – celui qui contrôle le récit, décrit, réfléchit, commente – par des signes théâtraux : jeu, costumes, décor, que sais-je ! Il faut écrire des dialogues, rythmer l'ensemble par un découpage en scènes, etc. Mais avant tout, il faut décider d'un *sens* que l'on cherchera à disséminer dans le spectacle. Adapter *le Procès* de Franz Kafka, un roman de quatre cents pages qui a marqué la littérature moderne (celle qui met le *sujet*, la *conscience* au cœur de l'entreprise d'écriture), un roman sur lequel on a glosé amplement, c'est multiplier les embûches... et peut-être aussi décupler le plaisir, justement parce que c'est un texte d'une richesse inouïe.

Parce qu'il crée des images concrètes, le théâtre réalise (dans le sens premier de « rendre réel ») une vision du roman adapté, parmi toutes celles qui peuvent habiter l'imagination des lecteurs. Ici, il s'agit d'une interprétation dans les deux acceptions du mot : signification et exécution. Pour un metteur en scène, c'est l'occasion de rendre le texte accessible sous une autre forme, et d'engager un dialogue avec lui. Elizabeth Albahaca, qui n'en était pas à sa première mise en scène du *Procès*, puisqu'elle l'avait monté en espagnol à Caracas, en 1993, a présenté, à la Veillée, le fruit de son propre « dialogue » avec le texte de Kafka. Sa proposition était fort intéressante, parce qu'elle insufflait une direction sûre au spectacle.

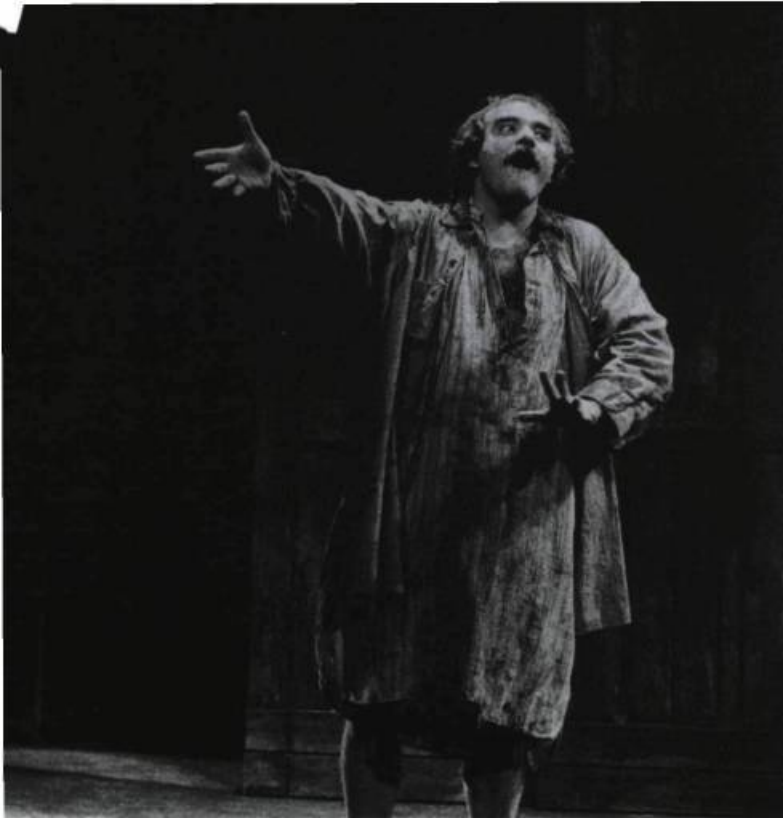
Un bon matin, Joseph K..., un employé de banque, est arrêté. Et il ne saura jamais sous quelle inculpation. Il se débattrait dans les méandres de ce qui est appelé « la justice » jusqu'à ce que, de comparution en comparution, il soit exécuté. Tel est le propos du roman.

Chacun ayant, en quelque sorte, « son » Joseph K... en tête (on ne choisit pas impunément un texte aussi connu sans s'exposer à de telles comparaisons), je n'ai pu que constater, encore une fois, comment on pouvait faire dire bien des choses à des textes par le biais d'une mise en scène. Le Joseph K... d'Elizabeth Albahaca est un être torturé, certes, mais beaucoup plus ferme que le « mien ». Interprété de façon très

Le Procès

TEXTE DE FRANZ KAFKA. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : ELIZABETH ALBAHACA ; DÉCOR : LISE ROUILLARD ; ÉCLAIRAGES : RÉJEAN PAQUIN ; COSTUMES : GILLES FRANÇOIS THERRIEN ; MUSIQUE ET BANDE SONORE : MATEUSZ STRYJECKI. AVEC SONIA AUGER-GUIMONT, STÉPHANE CHEYNIS, DENIS GRAVEREAUX, GAËTAN NADEAU, IGOR OVADIS, CLAUDINE PAQUETTE, STÉPHANE SÉGUIN ET JEAN TURCOTTE. PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LA VEILLÉE DU 16 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE 1997.





Igor Ovadis dans *le Procès*, de Franz Kafka, adapté et mis en scène par Elizabeth Albahaca (Groupe de la Veillée, 1997).
Photo : José Lambert.

machination, mais d'une machination ayant plus l'allure d'une mauvaise blague que d'une condamnation injuste. Le recours au jeu burlesque nourrit cette impression en donnant de ce monde une image caricaturale et grotesque – je pense en particulier à la scène des dossiers menée sur un rythme des plus comiques. Ainsi les policiers sont-ils plus ridicules que menaçants dans leur fatuité. Certes, ils sont arrogants, mais si quelconques qu'ils perdent toute crédibilité. D'ailleurs, le jeu, les déplacements font toujours en sorte d'isoler Joseph K... ; ce qui a pour conséquence d'accentuer la singularité de sa situation mais également de le garder « dans une classe à part », de l'abstraire de cette médiocrité.

Il est invitant, dans de telles circonstances, d'interpréter ce portrait comme celui d'une bureaucratie encrassée, sourde aux protestations des individus. Cette lecture a sûrement été celle de bien des spectateurs québécois qui critiquent facilement leur système judiciaire et se plaignent de maintes tracasseries et des mœurs avocassières (peut-être plus souvent par préjugé que par expérience, mais cela est une autre question). Ailleurs, là où, par exemple, la Deuxième Guerre mondiale occupe encore bien des esprits, on pourrait y voir, plus dramatiquement, la figuration d'un système totalitaire qui broie l'individu (Kafka aurait été visionnaire).

Le fait que Joseph K... ressente sa différence devient alors presque bon signe. Toutefois, cette manière de présenter l'univers romanesque de Kafka élimine, ou du moins atténue, la possibilité de voir l'arrestation de Joseph K... comme la conséquence d'un mal non pas extérieur mais intérieur au personnage. Peut-être Joseph

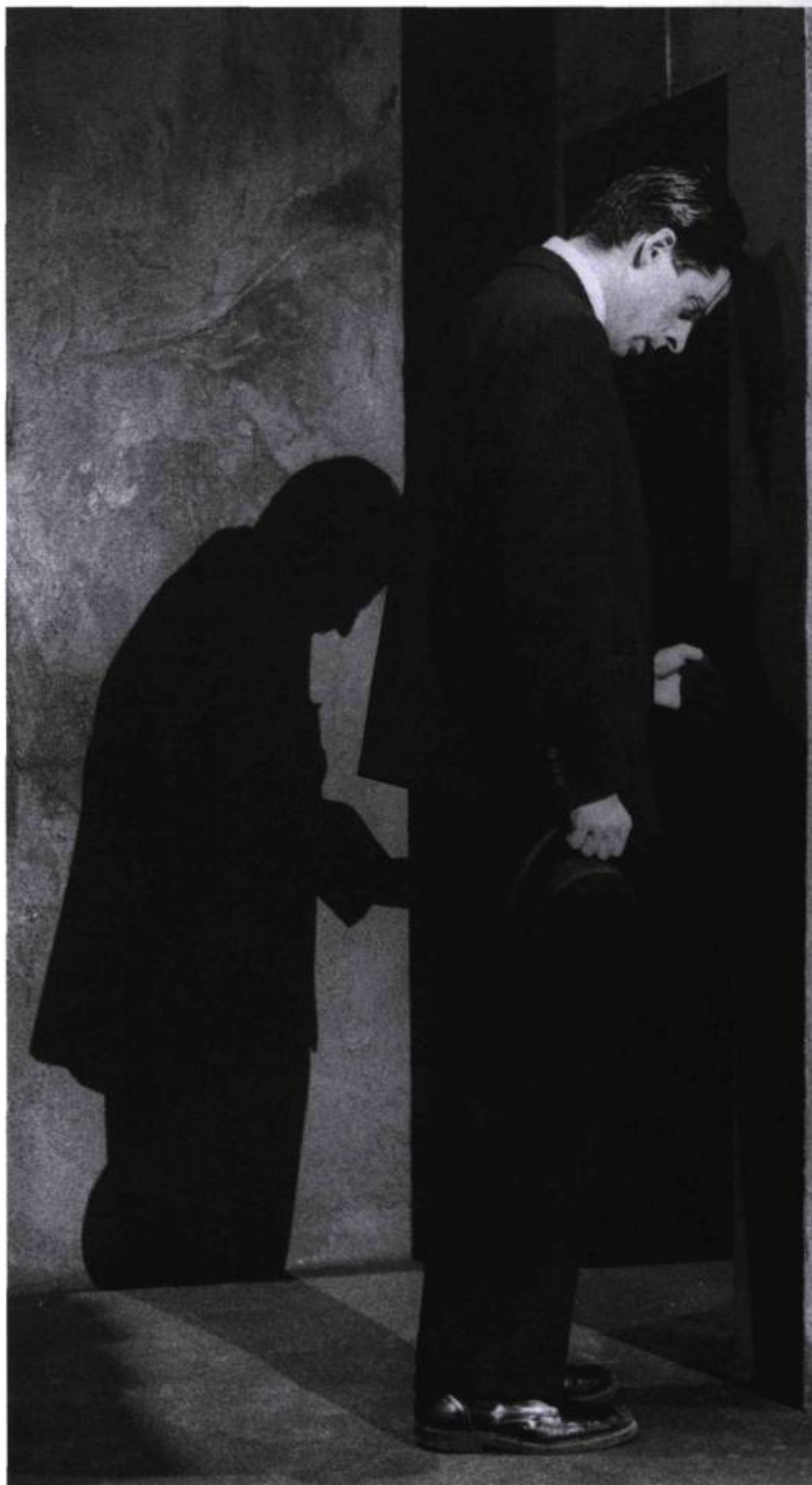
convaincante par Jean Turcotte, le personnage, même plongé dans un univers incompréhensible, reste toujours digne, faisant face la tête haute à son destin de condamné. Ce jeu tout en contrôle, sans gommer le côté absurde de la situation, reporte tout l'étrange sur le monde dans lequel Joseph K... est plongé plutôt que sur lui-même. Ce qui m'a immédiatement étonnée.

Joseph K... est épié, surveillé – les regards peuvent se jeter sur lui de partout dans un décor aux multiples lieux, plus éclaté qu'oppressant comme l'aurait été, par exemple, un labyrinthe (cela dit, cette production a su éviter le cliché qu'aurait pu devenir la représentation des méandres des aventures du personnage par le biais du symbole du labyrinthe tellement il est souvent utilisé). Manifestement, le monde est plus malade que Joseph K... Il est clair, pour le spectateur, que le personnage est dans son droit, qu'il est la victime d'une

K... *se sent-il* persécuté plus qu'il ne l'est. Si Joseph K... est atterré, ce n'est peut-être pas parce que le monde qui l'entoure est corrompu et inutilement cruel, mais parce qu'il se sent profondément angoissé de devoir vivre dans ce monde. C'est alors que celui-ci prend l'allure d'une bête indomptable.

De nombreuses études de l'œuvre de Kafka soulignent l'inadaptation, sur le plan psychologique, des personnages créés par l'auteur tchèque, qui aurait ainsi transmis ses angoisses reliées à un problème d'identité, lui qui est né à Prague, a été éduqué en allemand et était de religion juive. Franz Kafka s'est toujours senti étranger sur un plan ou sur un autre. Non seulement se sentait-il *différent* dans sa société, mais il était en constante lutte avec son père, qui jugeait très sévèrement son tempérament d'artiste et ses rêves d'écrivain. La célèbre *Lettre au père* convaincra n'importe quel lecteur du sentiment d'incompréhension dont souffrait le fils, auquel s'est ajouté celui de rejet. Comment alors ne pas cultiver une culpabilité malade de ne pas répondre aux attentes du père ? À partir de là se développe un fort complexe de persécution, qui ne peut que mener à la *dégradation des rapports* de l'individu avec tous ceux qui l'entourent.

J'ai toujours lu Kafka dans cette optique, de sorte que « mon » Joseph K..., pour revenir à cette expression, est un être éminemment seul, qui ressent continuellement le poids d'une faute. Qu'elle soit réelle ou non ne change rien à l'état du jeune homme. Or, ce sentiment de culpabilité n'était pas présent dans l'interprétation qu'en offrait Jean Turcotte, si bien



que cet aspect de l'œuvre, de facture plus psychanalytique que sociologique, ne trouvait pas à se manifester. En appuyant le côté destructeur de l'environnement, la mise en scène a gommé le malaise intérieur de celui qui était déchiré entre le besoin d'*appartenir* au monde dans lequel il était né et la nécessité de s'en éloigner pour réaliser l'idée qu'il avait de lui-même. À la Veillée, Joseph K... est apparu comme un fondé de pouvoir occupant un poste responsable dont il était fier, alors qu'on aurait pu aussi montrer comment il pouvait être malheureux dans ce genre d'activité si peu propice à la rêverie. Le sentiment de ne pas être celui qu'il devrait être – étroitement lié à celui d'être profondément autre que ce que l'on attend de lui – avait conduit Franz Kafka, ailleurs, à métamorphoser l'un de ses personnages en un cancrelat. Tant qu'à être rejeté, vaut mieux l'être pour une bonne raison, semblait-il dire ! On peut difficilement imaginer pire image pour exprimer la dissociation de l'être et du monde.

Quand Joseph K... se fait dire par son cousin : « Tu as été notre honneur, tu ne dois pas devenir notre honte », il comprend les conséquences pour une famille d'un procès où l'un des leurs serait condamné pour avoir eu un comportement répréhensible. Mais la phrase peut se lire aussi comme un reproche à l'égard de celui qui s'aventure dans des sentiers non conventionnels. Le regard de l'autre est omniprésent, et surtout déterminant. D'où le pessimisme qui s'empare de tous les personnages kafkaïens incapables d'assumer leur différence. D'où aussi l'angoisse chronique dont ils souffrent tous. Il n'y a qu'un pas à franchir pour penser que cette aventure du procès accusateur soit une forme d'autodestruction. Pas que les dernières pages du roman permettent effectivement de franchir, puisqu'on y lit que « K... [qui voit agir les deux hommes qui seront ses bourreaux] savait très bien maintenant que son devoir eût été de prendre lui-même l'instrument pendant qu'il passait au-dessus de lui de main en main et de se l'enfoncer dans le corps¹ ». K... accepte la punition finale comme s'il l'avait désirée. Cette fin qui laisse place à l'idée du suicide n'est pas celle de la production que nous avons vue à la Veillée. En effet, on a choisi de faire tuer K... par les deux hommes mais sans qu'*il les voie venir*. Il ne pouvait donc pas vivre la situation à la manière d'un sacrifice consenti. Le geste des assassins s'accompagne d'une insulte : « Comme un chien », lui lancent-ils. Si le mot est bel et bien le dernier du roman, il y est toutefois prononcé par la victime ! Ainsi l'insulte, courante à l'attention des Juifs semble-t-il à l'époque de Kafka, était-elle « assumée » d'une certaine manière par K... Ce qui nourrit l'hypothèse du masochisme plutôt que de la persécution. Mais les deux versions de cette aventure extraordinaire peuvent très bien coexister ! j

Jean Turcotte (Joseph K...) dans *le Procès*, présenté à l'Espace la Veillée. Photo : Josée Lambert.

1. Franz Kafka, *le Procès*, Paris, Gallimard, coll. « Le Livre de poche », 1957, p. 366.